

MUSIQUE

Opéra : Première représentation d'*Œdipe*, tragédie lyrique en quatre actes et six tableaux, poème de M. Edmond Fleg, musique de M. Georges Enesco. — Mort d'Alexandre Glazounov.

Il en est des ouvrages de l'esprit comme des hommes : certains, dès l'abord et par leur noblesse et leur grandeur, imposent le respect, et c'est ce que nous avons ressenti dès les premières mesures d'*Œdipe* à l'Opéra. Je ne sais rien de plus sceptique et méfiant que le public des « générales », méfiant envers les œuvres et plus encore peut-être soucieux de ne pas se laisser prendre, de ne pas être dupe, et surtout de ne pas laisser croire qu'il l'est. Pour qu'un ouvrage triomphe de cela, il faut qu'il soit marqué par le destin. La musique de M. Georges Enesco vainquit en un moment. Ces gens qui se méfiaient se donnèrent. Et, second prodige, plus difficile encore à réaliser durant quatre heures d'audition interrompue par les propos de couloirs, ces gens qui se donnèrent ne se reprirent pas. De scène en scène, le succès s'accrut. Il y avait dans l'air cette allégresse qui accompagne la naissance des grandes œuvres, de celles qui réunissent les conditions si rares qui donnent une chance de durer plus qu'une saison, de renaître même si, un moment, l'ombre s'étend sur elles. Ces conditions, c'est qu'un librettiste découvre un beau sujet, le traite comme il doit l'être et rencontre un musicien capable à son tour de faire sourdre de ce texte la musique latente qu'il contient en puissance. Triple difficulté; ici, triple réussite.

§

Le livret de M. Edmond Fleg est, à lui seul, une belle œuvre. On dit parfois que les bons livrets — j'entends ceux qui ont une qualité littéraire certaine — ne sont pas indispensables aux bons musiciens. On peut en effet trouver des exemples de bonne musique écrite sur de piètres paroles, mais il n'est pas absurde de préférer un beau texte sous de bonne musique. M. Edmond Fleg a composé une véritable *Œdipodie*; il a pris et réuni tous les éléments de la légende. Il a demandé à Sophocle ce qu'*Œdipe-Roi* et *Œdipe à Colone* lui pouvaient donner; il a pris encore ce qui n'est ici et là qu'allusions ou

réçits; il nous montre Œdipe depuis le berceau où vagit le fils de Laïos jusqu'à sa mort, au bois sacré des Euménides. Aucun épisode n'est exclu de cette tragédie. Elle aurait pu sembler trop remplie; elle a paru courte, tant l'art de l'écrivain a su ménager les proportions, graduer les effets; et cet art constructif, ce métier dramatique est déjà du grand art. Mais ce n'est pas tout; les caractères, tels que nous les livre la légende, croyez-vous qu'il faut les prendre tels quels et nous les donner sans y mettre ce que vingt-trois siècles passés exigent de leur donner? Mais ceci que nous demandons, croyez-vous qu'il soit possible de le faire imprudemment, sans risquer de travestir en personnages modernes ces héros en cothurnes? J'admire comme la tendresse, l'humanité que vingt siècles de civilisation judéo-chrétienne nous font exiger, M. Edmond Fleg les insuffle à ses personnages sans leur ôter pourtant ce caractère spécifique d'hellénisme qu'ils doivent garder. Ces nuances — car ce ne sont que des nuances, et fort délicates — se retrouvent dans la musique:

Revenons encore au livret: la langue, la métrique, ne me satisfont pas moins. M. Edmond Fleg a choisi la prose; mais il a su lui donner cette souplesse et cette fluidité du vers, dans les passages lyriques, et si bien même que de nombreuses scènes sont réellement versifiées. On songe au Shakespeare d'*Antoine et Cléopâtre*, à cette ascension, par degrés insensibles, du dialogue en prose aux vers des grandes envolées lyriques. M. Edmond Fleg, par le moyen des assonances, par toutes les ressources dont peut disposer un véritable musicien du verbe, prépare à son collaborateur le plus magnifique canevas sur lequel un compositeur puisse broder le dessin de la mélodie, rehaussé des couleurs de l'harmonie. Il est rare qu'un pareil accord s'établisse; cette rareté décida Wagner à écrire lui-même ses poèmes, voulant rester maître de régler, pour ainsi dire, les deux éléments expressifs du drame, selon que la musique doit être subordonnée au sens, à la déclama-tion, ou selon que la parole n'est plus qu'un des instruments de la polyphonie parce que, en ces instants, la musique exprime ce que la parole est impuissante à dire.

Cet accord du livret et de la musique, des idées, de l'action et des moyens d'expression, me semble une des plus belles et

des plus complètes réussites du théâtre lyrique. Il est à la louange des deux collaborateurs.

§

Nous savions depuis longtemps — depuis le *Poème roumain*, les *Rhapsodies roumaines*, la *Symphonie concertante*, la *Symphonie en mi bémol* — ce que l'archet merveilleux du virtuose devait à la culture et à la sensibilité du compositeur qu'est M. Georges Enesco. *Œdipe* nous révèle pourtant quelque chose de plus. Patiemment, cette œuvre a été méditée, mûrie; patiemment elle a été travaillée. L'inspiration magnifique qui l'anime, ses splendides élans, ont été soumis au contrôle d'une intelligence appliquée à tout coordonner. Sans rien perdre de sa force native, l'œuvre est composée, c'est-à-dire ordonnée, mise en place et en perspective; et s'il fallait une preuve de ce que jamais le métier, au sens le plus noble du mot, n'a nui, et bien au contraire, à l'artiste, c'est ici qu'on la trouverait. L'originalité, la personnalité de M. Georges Enesco domine cette vaste architecture sonore qui obéit cependant aux lois les plus méticuleuses. Et c'est sans doute la raison pour laquelle ces six tableaux si remplis semblent si courts.

Quand Œdipe arrive aux portes de Thèbes, quand il a réveillé la Sphinge, il doit répondre à la question du monstre. Et la Sphinge lui dit :

— Connais-tu le Destin, Œdipe, le Destin? La bête et la poussière, et l'astre au ciel serein, les dieux, même les dieux, s'enchaînent au Destin... Déjà pour accomplir le rêve qu'il poursuit, Ouranos et Cronos sont tombés des étoiles; et bientôt, pâissant sous l'étreinte fatale, le grand Zeus, à son tour, croulera dans la nuit! Et maintenant, réponds, Œdipe, si tu l'oses, dans l'immense univers, petit par le Destin, réponds, nomme quelqu'un ou nomme quelque chose, qui soit plus grand que le Destin!

Et Œdipe, dans un cri d'enthousiaste protestation, répond :
« L'homme! L'homme est plus fort que le Destin! »

Voilà, je crois, l'idée essentielle du drame, celle qui appartient en propre à M. Edmond Fleg, celle qui a inspiré le musicien. Le scénario nous montre Œdipe accablé dès la naissance, frappé par l'implacable oracle d'Apollon, expiant une

faute dont il n'est point coupable, essayant de tromper le sort, de se soustraire à l'arrêt, évitant de retourner à Corinthe (qu'il croit sa patrie) et ramené à Thèbes dont il ignore qu'elle fut son berceau, Œdipe, assassin de son père au carrefour des trois chemins, Œdipe tueur de Sphinge, Œdipe sauveur de la ville et recevant sa récompense dans la couche de Jocaste aux bras blancs, Œdipe incestueux comme il fut parricide, Œdipe se sacrifiant dès que Tirésias lui révèle que la peste ne cessera que s'il cesse de souiller la cité de sa présence. C'est par le sacrifice qu'Œdipe — que l'homme, accablé dès sa naissance par l'aveugle destin — s'élève au-dessus de la destinée; c'est par la conscience qu'il a de son malheur, c'est par ce que Pascal dira si bien : « Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait, lui, qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Voilà le sens profond du mythe. La musique de M. Georges Enesco l'éclaire magnifiquement.

L'ouverture expose donc ces thèmes essentiels du destin. Je ne connais pas beaucoup de pages aussi nobles, aussi largement significatives. La musique qui veut être descriptive est semblable aux nuages d'Hamlet : on y peut voir à son gré belette ou baleine; mais cette imprécision semble augmenter son pouvoir suggestif. La symphonie — comme on disait autrefois — qui précède le lever de la toile, sur le premier acte d'Œdipe, ne décrit rien. Elle suggère; elle nous prépare parfaitement au drame. L'orchestration de M. Enesco est personnelle, libre de toute convention comme sa pensée. Je ne connais pas de musique plus puissante et plus débarrassée de préjugés d'école ou d'asservissement à la mode.

Je ne puis suivre d'un bout à l'autre le développement de cette partition, mais j'en veux signaler au moins les passages essentiels. Les interludes, d'abord, traités avec largeur, et si expressifs; on y suit la progression de la volonté héroïque d'Œdipe jusqu'à l'épanouissement final, jusqu'à l'entrée du vieillard aveugle, appuyé sur l'épaule d'Antigone menant ses pas vers le bois des Euménides. Le troisième tableau (la Sphinge) est d'une beauté splendide; le chant du veilleur : « Dormez, Thébains, la Sphinge dort », l'entrée d'Œdipe sur une mélodie douloureuse, l'énigme, et puis l'extraordinaire

finale, le peuple acclamant son libérateur, et Jocaste s'avancant lentement, pudiquement, vers l'homme qui vient pour que s'accomplisse le destin, tout cela s'élève à cette grandeur simple, atteint cette résonance profonde, qui sont la marque des grandes œuvres.

Et puis encore la révélation de la vérité, à l'acte suivant, l'horrible douleur de Jocaste, le sacrifice d'Œdipe... J'ai dit déjà l'extrême beauté du dernier tableau. Il débute par un chœur de vieillards athéniens, accompagnant Thésée et portant les offrandes aux Euménides : « Bienveillantes, bienfaisantes ! Nous cheminons pour vous prier... » Ce chœur clora l'ouvrage, quand Œdipe ayant dit adieu à Antigone, s'éloignera pour mourir. Ces adieux d'Œdipe à celle qui, seule, osa lui rester fidèle, font songer aux adieux de Wotan à Brunnhilde. Œdipe, comme Wotan, peut dire à Antigone : « Si pure que tu sois, tu es encore ma faute. » Mais la musique est ici tout illuminée de la splendeur hellénique. Nous sommes loin des dieux du Nord et de leurs brumes. Œdipe s'avance vers la lumière sereine. Les Erinnyes fétides, aux visages sanglants, aux ongles meurtriers, sont devenues les Euménides, les bonnes déesses. Leurs voix appellent celui dont le destin s'est accompli. Elles vont l'accueillir aux portes de l'Érèbe, tandis que les vieillards chantent : « Heureux celui dont l'âme est pure ! La paix sur lui ! »

§

Cet ouvrage magnifique a été magnifiquement monté.

L'orchestre, d'abord, conduit vaillamment par M. Philippe Gaubert avec un soin vigilant, un souci des détails, un parfait équilibre des nuances, mérite d'être loué et sans réserves. Et puis l'interprétation est, dans l'ensemble, excellente. M. André Pernet porte sans faiblesse le rôle écrasant d'Œdipe, si lourd, non seulement en soi, mais aussi par les souvenirs dont il est chargé. L'ombre de Mounet-Sully s'attache aux pas du personnage et semble toujours prête à s'interposer entre le spectateur et l'acteur. Mais M. André Pernet trouve des accents si naturellement tragiques, donne au personnage un relief si saisissant, si douloureusement humain, il est si bien lui-même, et avec tant de force, qu'il s'impose

et qu'il crée, positivement, un personnage neuf et cependant traditionnel dans son originalité. Mlle Marisa Ferrer fait du rôle de Jocaste, assez court si l'on s'en tient au texte, une composition saisissante et vraiment un grand rôle. Sa noblesse, son charme pudique, la beauté de ses attitudes, sa voix ample, chaude, nuancée, l'intelligence de son jeu, la diction parfaite de son adieu déchirant, presque parlé : « Hélas ! Infortuné ! Seul nom dont Jocaste puisse encore te nommer ! » sont inoubliables. Il semble que celle qui fut, avec le même bonheur, la créatrice de *Rolande*, d'Isabelle (dans le *Jardin sur l'Oronte*), de Giselle (dans *Guercœur*), de la princesse de Salm (dans *Maximilien*) devrait plus souvent paraître dans un théâtre où elle a déjà rendu de si éminents services. Mlle Courtin est une Antigone juvénile et bien touchante ; cette jeune artiste, déjà très applaudie dans le page de *Rolande*, possède des dons remarquables. Mme Montfort est une Sphinge dont le magnifique contralto s'emploie à merveille dans le rôle. Mme Almona est une Mérope douloureuse et bien chantante. M. de Trévi dans le personnage du berger, M. Eteheverry, noble et humain dans Tirésias, Froumenty dans Créon, Médus dans le Veilleur, Rouquettes dans Thésée, doivent être loués sans réserve, mais le rôle du Grand Prêtre convient mal à M. Narçon. Les chœurs font honneur à M. Robert Siohan. Enfin, il serait injuste de ne pas féliciter aussi M. Henri Lauth, chef du chant, M. Aveline, qui régla les danses, et M. André Boll pour ses beaux décors. La mise en scène de M. Pierre Chéreau est habile et somptueuse ; je me permettrai cependant de critiquer la scène du meurtre de Laïos, qui gagerait à être mieux réglée, et sur un plan moins lointain ; l'éclairage du premier tableau me semble paradoxal. Mais ce sont là critiques de détail, et les mouvements de foule (plusieurs centaines de personnes en scène) sont d'un naturel saisissant.

En résumé, *Œdipe* est un très grand ouvrage, écrit avec amour, et qui s'est imposé d'emblée parce que les chefs-d'œuvre gardent, quoi qu'on dise, cette vertu qui est la récompense des artistes dédaigneux des succès faciles et qui, travaillant pour leur propre satisfaction, se haussent jusqu'au sublime sans paraître avoir fait effort.

§

Cet article était déjà composé quand on a appris la mort d'Alexandre Glazounov. Dans une prochaine chronique, j'évoquerai le souvenir du grand musicien disparu.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exposition Utrillo : Galerie de l'Elysée. — Rétrospective Corot : l'Orangerie. — Exposition des Femmes Artistes Modernes : Galerie Bernheim jeune. — Exposition Clémentine Ballot : Galerie Bernheim jeune. — XV^e groupe d'Artistes Modernes : Petit Palais.

Une exposition d'une cinquantaine de toiles de Maurice Utrillo, datées de 1934 et 1935, attestent que la souplesse et la spontanéité de son art n'ont pas diminué et que plutôt le clavier de ses notations s'est élargi. Sans doute Montmartre lui fournit toujours un inusable thème. Les silhouettes que depuis plusieurs années il esquisse sur les menues places et le long des petites rues de la butte demeurent courtaudes et sommaires, mais la lumière joue toujours joliment et tendrement sur les vieilles pierres et c'est toujours le même art subtil et léger à noter les frondaisons et les fins bouquets de feuilles dans l'atmosphère fluide et d'une parfaite transparence. Les motifs, chez Utrillo, ne comportent point de signification. Il ne s'agit point de pittoresque, mais de luminosité. Notons pourtant la présence, parmi les arbres, d'églises de village des Charentes, de décors du Tarn, d'une vieille église à Metz, traités avec plénitude.

A l'Orangerie, une rétrospective Corot qui représente bien l'élasticité et la puissance d'émotion de l'art de Corot. Il n'est point de peintre plus attachant. Est-ce parce qu'indépendant et ne mêlant point d'ambitions à son amour de l'art il a toujours travaillé dans la sérénité, est-ce par la supériorité de sa technique qui sait décrire tout le charme de la lumière, est-ce par la qualité de sensibilité qui lui permet de saisir l'heure la plus favorable à la dominante de son thème, il n'a point, même en un vaste ensemble, de toiles médiocres. On sent d'ailleurs chez lui un sentiment poétique latent, un lyrisme et il faut interpréter comme une incarnation